

ALICE ALBINIA

Le livre de Leela

roman traduit de l'anglais
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

— Ô toi, dieu à tête d'éléphant, fils du Seigneur Shiva et de Parvati, scribe du *Mahabharata* ayant œuvré sous la dictée du sage Vyasa! Seigneur Ganesh, sois clément envers la conférence que je m'apprête à prononcer.

Le Professeur Ved Vyasa Chaturvedi fit une pause, balaya du regard son auditoire et sourit.

— C'est le dieu invoqué en préambule de tout exercice. Pouvaient-on rêver meilleure introduction?

Quand une onde plaisante de rires profonds et bienveillants traversa la salle, Vyasa sut immédiatement que le public lui était acquis. Chez lui, en Inde, il connaissait tout autant l'adulation que le dénigrement. Ses travaux faisaient l'objet d'attaques incessantes de la part d'hindous apoplectiques, de collègues jaloux, de jeunes étudiants ambitieux. Tous le dardaient de flèches qui retombaient sans l'avoir blessé, comme elles effleuraient à peine Bhishma, l'invincible guerrier du *Mahabharata*. C'était un projectile de ce genre – un œuf s'écrasant sur son épaule et maculant sa *kurta**¹ blanche et amidonnée d'une traînée d'un jaune vif photogénique – qui avait valu à son visage de faire la une de tous les journaux de Delhi et à son nom d'être associé pour la première fois aux termes d'iconoclasme et de controverse.

Mais tous ces gens, tous ces New-Yorkais soigneusement coiffés et mis, parfaitement sûrs de leurs opinions et pourtant traumatisés, n'allaient pas lever la main à la fin de l'exposé pour lui

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 407.

poser des questions impossibles au sujet d'obscures *shloka**. Il y avait peu de chance que l'un d'eux se dresse sur ses pieds pour exposer, dans une anecdote décousue et interminable, la popularité de Ganesh chez les hindous et les bouddhistes du Népal. La dame du premier rang, aux boucles blondes et en veste de lin blanc, n'allait pas fustiger le Professeur Chaturvedi pour avoir calomnié la divine dictée du grand récit épique indien. La bibliothèque municipale de New York était bien trop vaste pour de telles tirades, son dôme en verre s'élevait bien trop poliment vers le ciel. Dans ce lieu, Vyasa avait la réconfortante sensation d'être immergé dans une grotte sous-marine, entouré de poissons affolés, niché dans le cœur brillant de la bibliothèque, le ventre de la ville. Ces gens étaient venus l'écouter parce que ses livres se vendaient bien, parce qu'il était passé à la télé, parce qu'ils l'avaient entendu à la radio débattre avec l'ensemble des fanatiques et des ignares indiens. Il avait conscience de l'étrangeté de sa situation : en Inde, mais aussi de plus en plus à l'étranger, l'obscurité de son domaine de recherche, l'ésotérisme de son sujet jouaient en sa faveur ; journalistes et éditeurs en étaient venus à privilégier sa théorie, parmi toutes celles – innombrables – dont ils disposaient ; sa thèse de doctorat avait été publiée sous la forme d'un petit ouvrage somptueusement illustré (qui avait bondi en tête des meilleures ventes en Inde et occupait cette première place de Diwali* à Holi*). Il sourit intérieurement en pensant à sa chance extraordinaire et quand il reprit la parole, les mots sortirent exactement comme il le voulait : suaves, rodés, posés.

— C'est un honneur pour moi d'être devant vous ce soir, en cette période si douloureuse pour votre ville.

Il inclina la tête en direction des visages pieusement tournés vers lui et la pièce se remplit spontanément d'applaudissements. Il fit une nouvelle pause, le temps que la clameur s'atténue, puis il laissa le silence s'épaissir, mûrir ; quand enfin les vibrations de sa voix élégante et persuasive parcoururent l'ensemble de la salle, l'auditoire semblait palpiter, tout à la tension de cette attente collective.

— Je vais vous parler aujourd'hui d'un sujet qui m'est particulièrement cher : le dieu à tête d'éléphant, Ganesh, la divinité la plus attachante du vaste panthéon hindou. On rencontre sa

silhouette potelée et enjouée dans tous les foyers et tous les temples du sous-continent, du nord au sud, d'est en ouest. Tout événement, qu'il s'agisse d'un mariage, d'une tractation professionnelle ou même d'une conférence, doit s'ouvrir par une prière à Ganesh. Il est celui qui lève les obstacles sur la route des hommes, mais aussi celui qui sème les embûches. Ganesh est par ailleurs connu comme le scribe du gigantesque et tentaculaire récit épique de l'Inde, le *Mahabharata*. La tradition veut qu'il ait été choisi, parmi des milliers et des milliers de divinités hindoues, pour transcrire ce texte sous la dictée de son auteur, Vyasa.

Vyasa regarda furtivement l'assemblée.

— Eh oui, ce dieu tout à la fois jovial et mystérieux a travaillé pour mon homonyme.

Les liens qui les unissaient, se disait-il, dépassaient largement le cadre de l'histoire. Quand il reprit la parole, sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Pourtant, dans le contexte politique actuel, alors que mon pays est gouverné par des hindous d'extrême droite, il est de mon devoir de dire clairement que, contrairement à la croyance populaire et en dépit des réfutations tonitruantes de certaines factions religieuses, Ganesh ne fut pas, en vérité, le scribe du *Mahabharata*. Je sais qu'il est dangereux de provoquer la colère du fan-club de toute divinité quelle qu'elle soit – et cela vaut tout particulièrement pour les admirateurs des immortels indiens, ajouta-t-il en souriant une nouvelle fois. Cependant, je suis sûr que Ganesh lui-même serait d'accord avec moi pour affirmer que le dieu à tête d'éléphant est un imposteur.

À ces mots, Vyasa bascula sur ses talons et le public se détendit dans un nouvel éclat de rire.

Tout était simple à présent, dans la poche. Dans l'heure qui lui était impartie, il n'avait plus qu'à se tenir bien droit, redresser les épaules, ouvrir la bouche : les mots si souvent prononcés dans d'autres salles bien moins prestigieuses, aux quatre coins – parfois perdus – de la planète, sortiraient tout seuls, comme si Vyasa en personne, son vieil ancêtre littéraire, les lui dictait.

Quand une porte s'ouvrit tout au fond de la salle, Vyasa perçut, en périphérie de son champ de vision, une mince silhouette vêtue de jaune safran voyant. Il ne s'agissait pourtant pas d'un

de ses détracteurs nationalistes hindous. C'était une Indienne, en sari, qui longea discrètement la dernière rangée de chaises pour aller s'asseoir dans un coin. La couleur détonnait dans ce quartier de New York. Il n'était pas dans les habitudes des Indiens élégants installés à Manhattan d'arborer ce genre de tenue, encore moins fin octobre. Ils portaient, comme tout le monde, du noir, du bleu, du blanc cassé quand il faisait chaud, de la laine, de l'écosais ou du cuir. Ils ne voulaient pas être confondus avec les migrants arrivés plus récemment, à l'odeur plus aromatique – le style à tenir des épicerie dans le Queens. Et Vyasa se dit que depuis un mois, peu de gens au teint foncé devaient se risquer à sortir en habits traditionnels.

Il ne se retourna pas pour regarder cette femme ; de toute façon, elle était trop éloignée pour qu'il puisse distinguer le détail de son visage, voir si elle était jeune ou d'âge mûr, originaire de Manhattan ou provinciale en visite. Sa présence était néanmoins une sorte de bénédiction, et tandis que son exposé gagnait en rythme et en complexité, tandis qu'il entraînait son auditoire vers le lointain passé de l'Inde, vers ses rives et ses forêts, à travers l'histoire des dictées préhistoriques et des interpolations modernes, il lui traversa l'esprit, dans un frisson de plaisir, que cette vague présence féminine couleur safran était peut-être la femme qui le hantait depuis si longtemps. Leela.

Elle vivait à New York. Elle faisait partie de cette communauté d'Indiens qui, une fois partis, avaient fait le choix de ne jamais revenir. Durant toutes ces années, il avait tellement pensé à elle, il avait tellement essayé d'imaginer sa nouvelle vie en Amérique, avec son inévitable cohorte d'enfants et de biens, de réussites et de déceptions, que cette obsession faisait à présent partie de lui. Mais il n'avait plus besoin d'être habité par le fantôme de cette présence puisque, après toutes ces années et malgré les nombreux efforts de Leela pour que cela n'arrive pas, le destin les réunissait. Le fils de Vyasa, qui ne soupçonnait rien, épousait la nièce du mari de Leela, et Vyasa avait discrètement encouragé cette union. Depuis son arrivée à New York, ville de Leela, la conscience de ce triomphe accompagnait chacune de ses pensées.

— Les brahmanes proscrivaient la forme écrite pour leurs textes sacrés, expliquait Vyasa. En effet, le caractère sacré du

Mahabharata en tant que cinquième *Veda* est en partie fondé sur l'oralité de sa transmission dans les temps anciens. Nous sommes donc en droit de nous demander comment Ganesh a finalement été associé à son écriture. Ma théorie est la suivante —

Il décocha alors un de ses désarmants sourires.

— Les parties du *Mahabharata* qui évoquent le rôle de scribeur de Ganesh sont, en fait, des interpolations tardives. Ganesh n'apparaissait pas au tout début.

Et tandis que l'assemblée de New-Yorkais tendait l'oreille pour écouter ce point de vue controversé, Vyasa, presque étourdi de désir, regardait enfin en direction de cette femme. Il ramenait Leela dans la famille sans qu'elle puisse rien faire pour l'en empêcher.

Hari donna un cou de coude à sa femme.

— Leela, regarde! C'est l'Inde.

Elle leva les yeux du journal qu'elle faisait semblant de lire pour regarder par le hublot. On ne voyait pas grand-chose encore : une vaste étendue de terre brune parsemée de vert, des voies navigables qui, vues de si haut, ressemblaient à des filets d'eau, des champs fins comme du papier à cigarette dont le pays dépendait pour sa subsistance.

— On va bientôt survoler Delhi, confirma Hari qui avait du mal à contenir son enthousiasme. Connaught Place, le tombeau d'Humayun, India Gate, la Yamouna.

— On passe vraiment au-dessus de la ville quand on arrive? demanda Leela.

Elle était sceptique. L'aéroport était au sud-ouest. Mais Hari ne l'écoutait pas.

— Tout a tellement changé depuis ton départ. L'autre rive de la rivière est en pleine mutation. Les maisons ont fleuri dans les zones sauvages du sud qui n'étaient que brousse et poussière. On ne voit plus que des bureaux, de nouvelles routes, des voitures de toutes sortes, qui arrivent de partout.

Leela hocha la tête. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette merveilleuse histoire : les bosquets de tamariniers et de manguiers transformés en gratte-ciels comme par magie ; les quartiers résidentiels et les marchés subitement sortis de terre le long de la rivière ; sans oublier l'arrivée de toutes ces icônes de la modernité, voyantes et sonores : téléphones portables, cappuccinos, chaînes de magasins...

— Tu vas voir, reprit Hari, ce n'est plus du tout la ville que tu as quittée.

— On va voir.

Elle se replongea dans le journal posé sur ses genoux. Une hôtesse souriante le lui avait flanqué entre les mains à l'embarquement. C'était un tabloïd de Delhi, le *Delhi Star*, daté de la veille – jeudi 8 novembre 2001 – et financé en partie grâce à l'argent d'Hari. Cela faisait sept heures qu'il était plié là, dans son giron ; en l'ignorant, elle pouvait peut-être retarder indéfiniment le moment de son retour tout comme elle avait évité tout contact avec l'Inde durant les vingt dernières années : aucune nouvelle de ses tantes (elle n'en avait pas), du Parti du Congrès (elle n'en avait cure), du devenir des poètes, des radicaux et des fleuves de ce pays – elle s'était appliquée à se couper de tout ce qu'elle aimait, scrupuleusement et impitoyablement. De son côté, Hari s'était toujours efforcé de faire venir le tumulte de toutes ces rumeurs jusqu'à sa porte. Quand ses obligations professionnelles le menaient à Jackson Heights, il revenait toujours dans leur appartement près du Metropolitan Museum les bras tendrement chargés de cagettes de mangues ou de goyaves ; à la marque rouge qu'il portait sur le front et à ce regard distant si particulier, elle savait qu'il était allé au temple. C'était même pire quand il revenait de Delhi : ses vêtements avaient alors une autre odeur, son accent était différent, toute sa personne était sous l'emprise de l'atmosphère du temple. Si bien que lorsqu'il sortait de ses bagages des saris de brocart de soie, du savon de santal, le récit des derniers outrages de son frère, Shiva Prasad, ou des envolées fébriles sur les effets de la libéralisation économique, elle connaissait parfaitement la question qui ne manquait pas de suivre : “Et si nous y allions à l'automne ?” implorait-il tout en rangeant sa valise dans le placard. “Juste pour des vacances. Dans le Kerala ? Ou à Goa ?” Mais chaque fois, elle déclinait. “Tu sais bien que l'Inde ne représente plus rien pour moi à présent.” Il acquiesçait, résigné à accepter le néant de ce verdict jusqu'à la fois suivante. Alors que dans les haut-parleurs, la voix du pilote leur demandait de boucler leur ceinture car ils amorçaient la descente vers Delhi, Leela prit le journal, le soupesa comme si ce poids pouvait signifier quelque chose pour elle. Puis elle fixa la première

page en se mordant la lèvre : il était question de l'accord entre la dictature militaire du Pakistan et les États-Unis, il y avait une photo du Premier ministre indien, un nationaliste hindou dont les traits épais et éteints ne laissaient rien transparaître de la politique sinistre et sectaire qu'il menait. Quelques lignes en bas de page évoquaient un réchauffement culturel entre les deux voisins et un échange d'importantes pièces d'Antiquité. Rien n'avait donc changé : sous l'éclat de surface, le même pays, égal à lui-même.

— Il y a un article sur l'épouse du Professeur Chaturvedi, fit remarquer Hari sans se détourner du hublot.

— Ah oui ?

Le cœur de Leela s'était emballé.

— Elle a écrit des poèmes. Son mari, le Professeur, les a fait publier quand elle est morte.

— Ah bon ?

Elle feuilleta rapidement les pages intérieures, survolant les photos mondaines de Delhi ainsi que la section consacrée aux différents États. Elle arriva à la dernière page, celle de la finance et du cricket.

— Je ne le trouve pas, dit-elle en essayant de cacher le tremblement de sa voix.

— C'est dans les pages culture. On vient de découvrir un de ses poèmes inédits. Ma nièce arrive dans une famille sacrément intellectuelle ! Je suis sûr que vous aurez des tas de choses à vous dire au mariage...

— Oui, sûrement.

L'article était signé d'un certain Pablo Fernandes, qui expliquait qu'à la fin des années 1970, Meera Chaturvedi avait produit, sur une courte période de trois ans, une série de poèmes très inspirés de la culture épique indienne et, indirectement, de la vie de l'auteur ; deux ans après la naissance de jumeaux, Ashwin et Bharati, et environ douze mois après la désertion de sa Muse, Meera Chaturvedi avait trouvé la mort un matin à l'aube à Delhi, renversée par un camion qui roulait à vive allure. Son mari se trouvait alors à Bombay. Un petit recueil, considéré comme l'œuvre de sa vie, avait été publié après sa mort. Ce texte, cet inédit, obligeait à reconsidérer son travail sous un angle totalement nouveau. Pablo Fernandes s'appesantissait sur le côté mystérieux de

l'affaire : l'enveloppe reçue au journal ne contenait qu'un seul feuillet – le poème manuscrit. Il n'était accompagné d'aucun message, d'aucune adresse, rien. Le poème intitulé "La dernière dictée" était composé de neuf *shloka* en mètre *anustubh* ; il était signé "Lalita", du nom de la *persona* que Meera mettait en scène dans ses poèmes. Le plus "étonnant", écrivait le journaliste, restait le contenu de certains vers : "Tandis que nous écrivons, que nous défendons nos enfants, / Ce dernier poème est notre arme, / Sœurs de sang et d'encre : / Preuve de notre collaboration." Ces vers semblaient suggérer que Meera n'avait pas composé cette œuvre toute seule. "Voici donc l'une des plus palpitantes énigmes littéraires indiennes", poursuivait-il avant de conclure sur un portrait de la poète que beaucoup décrivaient comme l'incarnation même d'une statue de Khajuraho. Une photo en noir et blanc l'attestait.

Leela scruta la photo de sa sœur, ses longs cheveux bruns, son regard charmeur ; la légende disait même : "Une sirène littéraire". Elle était morte depuis si longtemps que Leela avait appris à contenir la douleur de cette perte, à la dissimuler au reste du monde, à la cacher même à Hari qui n'avait jamais su qu'elle avait eu, un jour, une sœur. Mais cette photo l'avait prise par surprise et elle fut de nouveau submergée de chagrin, comme si cette mort venait de lui être annoncée. Elle se pencha rapidement sur le poème, ses yeux parcourant les vers sans les voir, les larmes brouillant les mots qu'elle connaissait par cœur, ces mots qu'elle et Meera avaient composés ensemble.

Elle redressa brusquement la tête, se demandant si Hari n'avait pas par hasard découvert que Meera Chaturvedi était sa sœur, si ce mariage-surprise n'était pas, en réalité, un piège ingénieux, une manière de lui faire reprendre contact avec tout ce qu'elle avait banni si efficacement pendant les deux dernières décennies. Mais visiblement, son mari avait déjà complètement oublié l'article. Il se préparait à ce moment de joie intense où l'avion toucherait le tarmac, il s'imaginait déjà décrochant sa ceinture, récupérant leurs sacs dans le coffre à bagage et l'entraînant par la main vers la ville.

Elle replia le journal et se cala sur son siège. Qui pouvait bien avoir envoyé le poème au journal ? Certainement pas Vyasa. Elle

frémit en pensant à cet homme – son sourire enjôleur, ses cheveux coiffés vers l’arrière, son regard qui s’adoucissait dès qu’il croisait une femme qui lui plaisait. Pendant des années, elle l’avait chassé de son esprit, elle avait tenté d’oublier sa manière brusque et assurée quand il parlait en public et, par contraste étonnant, les confidences susurrées dont il avait usé pour séduire Meera. Mais Hari l’obligeait à présent à se souvenir. Pire encore, il l’obligeait à faire partie de la famille de Vyasa. Alors qu’ils poursuivaient leur inexorable descente vers Delhi, elle se demanda pourquoi elle s’était laissé convaincre de retourner dans le pays où elle avait grandi, après toutes ces années où elle avait tout fait pour l’oublier.

Elle se rappela le moment où Hari avait annoncé la nouvelle. Pour lui parler d’une chose aussi importante, il avait choisi le téléphone portable, ce qui ressemblait tout à fait à son sens de l’efficacité, à sa crainte d’avoir à affronter en face à face le désaccord de Leela. Il était huit heures et demie du matin, elle faisait sa promenade quotidienne à Central Park.

— Je suis au bureau, avait-il commencé, et Leela avait su immédiatement qu’il avait quelque chose d’important à dire. Je viens d’apprendre une chose intéressante ; le père du fiancé de ma nièce Sunita, celui qu’elle doit épouser juste avant Diwali – c’est un gros mariage mondain à Delhi —

— Qui est-ce ? l’avait-elle interrompu.

— Le Professeur Ved Vyasa Chaturvedi, avait-il dit enfin. Il donne une conférence ce soir à la bibliothèque municipale de New York.

— Quoi ?

Leela s’était arrêtée, le téléphone toujours collé à l’oreille, abasourdie d’entendre le nom de cet homme dans la bouche d’Hari.

— Il donne une conférence, avait répété Hari, sûr d’avoir capté son attention. Sur le *Mahabharata*. C’est exactement le genre de sujet qui t’intéresse, non ? C’est un professeur de grand renom. Et son fils va épouser ma nièce.

Il s’était tu, manifestement ravi de l’effet produit par sa révélation. Dans le silence qui avait suivi, Leela avait tourné et retourné l’information dans sa tête. Il était très peu probable qu’Hari n’ait eu vent de ce mariage que récemment. Que manigançait-il ?

Quand il avait repris la parole, il ne paraissait plus aussi à l’aise.

— Il y a autre chose dont je voulais te parler... C'est au sujet de mon neveu, Ram, le frère de Sunita. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour reprendre l'affaire. Je l'ai choisi comme héritier. C'est un garçon très bien. Je suis sûr que tu te prendras d'affection pour lui. Tu es d'accord avec moi? C'est un bosseur, le fils idéal.

— Ton héritier? Un fils?

— Mais oui! s'était emballé Hari. Tu ne crois pas que ça nous ferait du bien de côtoyer au quotidien un peu de jeunesse?

Hari avait alors retrouvé sa bonne vieille assurance :

— Il arrive souvent dans une famille que deux frères échangent leurs enfants. On pourrait aller le chercher. Rentrer chez nous. En Inde. C'est là que je veux vivre, Leela. On pourrait s'installer dans ta maison sur Kasturba Gandhi Marg. On pourrait y vivre tout ensemble. Toi, moi et Ram. Comme une petite famille.

Leela s'était plongée dans la contemplation des arbres majestueux et silencieux, ceux-là même auprès desquels elle s'était réfugiée instinctivement en arrivant dans cette ville. Elle s'était souvenue du pacte qu'ils avaient passé au moment de leur mariage : elle le suivrait aux États-Unis et mettrait toute sa culture et toute sa grâce au service de son entreprise. Lui, en retour, ne poserait jamais de questions sur sa vie d'avant et surtout, il ne l'obligerait jamais à retourner en Inde. Comme beaucoup de ses compatriotes, Hari avait la nostalgie de son pays natal. Pourtant, pendant vingt-deux ans, il avait respecté son engagement.

Hari parlait encore.

— Je serais bien allé à la conférence mais j'ai un dîner important ce soir. Tu peux y aller, toi? J'aimerais bien que tu le rencontres.

— Qui ça? avait-elle demandé, toujours incrédule.

— Le Professeur Ved Vyasa Chaturvedi. On ferait bien de se rapprocher de lui maintenant qu'il va faire partie de la famille.

Un nouveau spasme lui avait soulevé le cœur à l'idée que Vyasa puisse, une fois encore, dicter le cours de sa vie. La simple évocation de cet homme, de tout ce qu'il avait fait, la remplissait de rage. Mais elle n'avait rien dit à Hari. Assise dans cet avion, le journal sur les genoux, elle éprouvait toujours de la colère – elle aurait voulu hurler qu'elle avait été doublement trahie, jurer dans les pleurs qu'elle ne remettrait pas les pieds sur sa terre natale

même si Hari la suppliait à genoux... Et pourtant, elle savait aussi qu'elle revenait non pas pour son époux, mais pour Meera. Elle avait fait jadis une promesse qu'elle se devait d'honorer avant de quitter l'Inde une seconde fois.